

DEVIL'S PEAK

Simon Liu

Un enchevêtrement de récits poétiques et de références codées, reflets des récents changements intervenus dans le tissu socioculturel de Hong Kong, patrie de l'artiste, et commémoration d'une époque et d'un lieu qui ne seront peut-être plus jamais tels qu'ils étaient.

LOUISE TAVERA

Pouvez-vous nous parler de votre objectif pour ce film ? Comment le présenteriez-vous à nos lecteurs ?

SIMON LIU

Je fais des films sur Hong Kong et sur la manière dont évoluent mes souvenirs dans la ville et ma relation avec celle-ci, tout au long de ma vie. L'ascendance de mon père remonte à plus d'un demi-millénaire à Hong Kong, je ressens donc un véritable sentiment d'historicité et d'appartenance pour cet endroit. J'ai grandi à Hong Kong, puis j'ai déménagé à New York à l'âge de 18 ans pour aller à l'université, et je vis à New York depuis lors. Chaque fois que je suis retourné à Hong Kong, à partir de 2006, j'ai remarqué de petits changements dans ce lieu, qui évoluait et se transformait en quelque chose de différent. Cela se manifestait généralement par de petits détails dans l'espace.

J'aime penser à cette idée que les changements dans les lieux physiques sont une sorte de représentation des changements politiques et idéologiques. En tant que cinéaste expérimental, j'étais très intéressé par cette idée de représenter les changements à Hong Kong, les digressions et les expérimentations atmosphériques et techniques. Une grande partie de mon travail avant 2019 était à base de superposition et d'abstraction, et beaucoup de techniques basées sur les sentiments, comme les techniques cinématographiques, pour faire passer cette idée de Hong Kong en tant que lieu qui change, qui est en mouvement, comme une façon de stocker tous ces souvenirs et sentiments associés à l'endroit dans un paquet très serré. J'étais intéressé par le fait de placer beaucoup d'informations dans un espace très réduit, afin de trouver ce à quoi les souvenirs peuvent ressembler, ou la façon dont les souvenirs peuvent être visualisés sous forme cinématographique.

Cependant, au cours des trois dernières années, Hong Kong a connu un changement plus rapide. Toutes ces œuvres ont été réalisées dans l'idée qu'un jour, le Hong Kong que nous connaissons changera à jamais, car en 2047 Hong Kong sera entièrement rendu à la Chine continentale. J'ai donc réalisé ces œuvres avec l'idée que, d'une manière ou d'une autre, un jour, dans le futur,

la ville serait changée à jamais. Mais au cours des trois dernières années beaucoup de ces changements sont devenus beaucoup plus concrets et beaucoup plus directs.

J'étais intéressé par ce travail qui utilise une grande partie de l'expérimentation formelle que j'utilisais auparavant pour dépeindre ces concepts.

Il combine également des séquences plus documentaires sur les changements et les choses qui se sont produites. Donc oui, à bien des égards, ce film marque beaucoup de moments importants de ce qui s'est passé en 2019. Et ce sont les images et les choses qui ne pourront jamais se reproduire, ce sont ces moments dans le temps qui ne sont plus possibles avec les changements idéologiques dans la ville. Cette pièce capture beaucoup de moments très distincts dans le temps. Il s'agit de l'exploration continue d'une capsule temporelle de ce Hong Kong que je connaissais.

Votre film semble dépeindre une sorte de futur dystopique. Pouvez-vous nous en dire plus

Blade Runner, qui est l'un des films de science-fiction les plus extraordinaires qui soient, a été modelé sur l'esthétique de Hong Kong. Il existe une relation très directe entre l'iconographie visuelle de Hong Kong et les films de science-fiction, qui présentent souvent des futurs dystopiques. Je m'intéressais à cette idée, à ce contrepoint entre la capture de cette iconographie de Hong Kong et la combinaison de celle-ci avec les futurs dystopiques dépeints dans ces films de science-fiction qui ont été modelés sur la ville. Le film parle beaucoup du passé, de ce qui s'est passé, ainsi que de ma propre lignée, de mes ancêtres dans la ville, de mon attachement et de mes souvenirs à Hong Kong. J'ai l'impression que faire référence à ce genre de décor futuriste et dystopique était une façon de réfléchir à ce à quoi ressemblera la ville à l'avenir. C'est presque de la science-fiction de la regarder, à cause des choses qui se passent. Vous savez, il y a comme des traces d'Orwell, dans les événements qui se déroulent. La boucle est bouclée, en quelque sorte. Hong Kong ressemble de plus en plus au futur dystopique qui était dépeint dans les films de science-fiction basés sur Hong Kong, donc il y a une étrange façon de boucler la boucle. J'ai beaucoup pensé à l'idée que la caméra puisse

adopter la perspective d'un esprit, celle d'une présence omnisciente qui flotte au-dessus de la ville et qui dépeint et regarde les choses et en est témoin. Cela a une relation avec la science-fiction également. En ce qui concerne les aspects politiques et le contexte du film, il s'agit fondamentalement d'une lettre d'amour, et c'est une lettre qui ne sera peut-être jamais lue par les personnes que j'aimerais voir la lire. Je ne peux pas retourner à Hong Kong actuellement en raison des restrictions de voyage dues au Covid. Je n'y suis pas retournée depuis deux ans maintenant et beaucoup de choses ont changé dans la ville depuis. Mais malgré tout cela, ce sera toujours ma maison, ce sera toujours l'endroit qui a fait de moi ce que je suis et j'espère personnellement qu'il reste quelque chose, qu'il n'y a pas « rien ». J'ai aussi l'impression qu'il y a eu beaucoup d'incertitude et de désespoir à cause de ce qui s'est passé.

Mais à l'avenir, j'espère que, au moins pour moi et peut-être pour d'autres personnes Hongkongaises, on pourra considérer ces films comme un moyen de se souvenir de ce qu'était cet endroit, comme une archive du passé de cet endroit qu'on a aimé. C'est quelque chose qui était vraiment crucial pour moi.

LOUISE TAVERA

À lire également sur le blog mediapart :
<https://blogs.mediapart.fr/cinema-du-reel-0>

SÉANCES

17/03–16H–BULAC
18/03–18H40–C1